

1930- La vie domestique

Aux environs de 1930, j'avais 9 ans. Le bien être industriel que nous connaissions actuellement était inconnu. Au point de vue chauffage, il y avait dans les appartements,seulement une cuisinière à charbon qui était destinée: - à faire cuire les aliments

- à chauffer la cuisine et le reste du local.

Les chambres ,quand on se couchait le soir, étaient glacées et n'étaient pas éclairées. On se servait d'une lampe à pétrole . La cuisine était éclairée par un bec de gaz à manchon , appelé Bec AUER. Nous avions une cave où se trouvait le charbon, le vin et un peu de bois pour allumer la cuisinière. On y descendait par un escalier en bois,noirci par la poussière de charbon avec pour toute lumière un petit LUMINOU à pétrole(à Caraman il y a ce petit luminou) qui s'éteignait au moindre courant d'air. La cave était peuplée de rats, il fallait remplir le seau e charbon et tirer un litre de vin,opérations rendues périlleuses par la peur des rats et la poussière de charbon qui remplissait les narines. Dans une cave, le charbon était introduit à la livraison par un soupirail qui s'ouvrait au ras des trottoirs, souvent les balles ou les ballons passaient par les ouvertures et c'était toujours le plus petit ou le plus maigre d'entre nous qui s glissait par l'orifice pour rechercher la balle. Bien entendu tout cela à tâtons car nous n'avions pas de pile électrique.

On se déplaçait par le train , il n'y avait pas de voitures. Dans un village de 300 habitants, on en comptait 2 ou 3 , surtout des Ford à marchepied et couvertes par une bâche.

Les vacances pour moi c'était St Rustice ou Pompignan, ma mère m'y envoyait avec une vieille paire de sandales ce qui obligeait ma grand mère à m'en acheter une paire de neuves chez la Perette. Cette Perette était la grand mère de Fernand Astorg qui tenait la seule épicerie de St Rustice, épicerie où l'on vendait de tout, depuis des sandales jusqu'aux sardines en baril..Il y avait une odeur caractéristique surtout le jeudi qui était le jour où la Perette faisait brûler le café qu'elle vendait au détail.

Mon grand père Louis Bertrand était propriétaire de sept à huit hectares de terres, assez aisé pour l'époque. Il achetait « la Dépêche » le dimanche et la lisait après la messe où il était chantre.

Ma grand mère allait aussi aux Vêpres et moi aussi , à la messe du matin. On distribuait le pain béni qui était offert à tour de rôle par les familles du village(les propriétaires). Les paysans autrefois ne travaillaient pas le dimanche sauf en cas de nécessité(pour sulfater les vignes en cas de danger)